

mitié qui nous unit en devenant votre gendre ou plutôt votre fils ; mais cet espoir est une chimère dont je ne me berce plus. Vous dirai-je toute ma pensée ? Oui, car manquer de franchise ce serait mal reconnaître la vôtre. Je trouve aujourd'hui que Mme Caussade a bien fait de refuser ma main.

— Bah ! fit M. Herbelin d'un air étonné.

— Sans parler de cet unique grief que j'ignore encore et qui doit être bien monstrueux, puis-que vous refusez de le nommer, Mme Caussade aura prévu, je suppose, les incompatibilités qui devaient infailliblement résulter de la différence de nos caractères, et alors n'a-t-elle pas fort sagement agi en refusant d'associer son sort au mien ?

— Voici bien une autre gamme. Je sais qu'autrefois nous avions le divorce pour incompatibilité d'humeur ; mais on a supprimé tout cela.

Le divorce, oui ; l'incompatibilité d'humeur, non.

— Vous croyez donc que vous auriez fait mauvais ménage ?

— Par ma faute, sans doute ; je n'accuse ici que mon insuffisance. Douée de qualités supérieures, Mme Caussade a le droit d'exiger de son mari futur un mérite éminent dont je me sens dépourvu. Elle rêve un idéal héroïque près duquel un homme de quarante ans, réfléchi, positif et peu enthousiaste doit faire, j'en conviens, une triste figure. Il lui faudrait un amadis et non un prosaïque propriétaire campagnard qui n'a pas le moindre goût pour la chevalerie errante. Je cède donc la place à M. Tonayrion. Comment essaierais-je de jouir contre cet irrésistible paladin ? Si vous avez des commissions pour Paris, préparez-les ; je partirai demain soir. J'espère, colonel, que nous n'en serons pas moins bons amis.

— Diable ! il est blessé au vif, se dit M. Herbelin lorsque Servian l'eût quitté ; quel ton de persiflage ! quel air d'ironie ! Elle l'a poussé à bout ; et ma foi, je le comprends : bien d'autres à sa place n'auraient pas eu tant de patience.

Sans délai, le colonel chercha sa fille, qu'il trouva seule dans le jardin.

— Tu n'auras pas besoin de congédier Servian, comme tu en avais l'intention, lui dit-il d'un air bourru.

— Pourquoi cela ? dit Estelle.

— Parce qu'il part demain.

Mme Caussade haussa la tête avec une expression de révérence ; elle la releva au bout d'un instant et regardant malicieusement son père :

— Êtes-vous bien sûr qu'il parte demain ? lui dit-elle.

— Est-ce toi qui l'en empêcheras ?

— Me le défendez-vous ?

— Réponds-moi d'abord. Est-ce toi qui l'empêcheras de partir ?

— Si je veux.

— Mais voudras-tu ?

— Oui, dit Estelle d'un ton si résolu, que le colonel, à la tête de son régiment, n'eût pas trouvé pour commander un escadron plus ferme et plus impérieux.

Ah ! madame la coquette, répondit-il après être resté muet un instant, il paraît que nous nous ravisons. Je te prévienne qu'il est un peu tard, et que Servian, que je quitte, m'a paru sentimental comme un boulet de douze.

— Ne suis-je pas votre fille, dit-elle, et croyez-vous qu'un boulet me fasse peur ?

— Tâchez de vous accorder, reprit le colonel en la regardant d'un œil de complaisance : tu sais bien que je ne demande qu'à signer le contrat.

— Le contrat ! comme vous y allez ! C'est la paix qu'il faudrait signer avant tout, je ne suis pas même sûre d'y être décidée. S'il s'humiliait bien, nous verrions ; mais il est si orgueilleux avec son air modeste !

— Le voici précisément qui entre dans le jardin.

— Qui ? le boulet de douze ? dit Estelle en riant ; j'ai bien peur, je vous assure, et bien envie de me sauver.

— C'est à dire que tu as bien envie que je m'en aille ?

— La jeune femme sourit d'un air fin et ne répondit pas.

— Allons, allons, je comprends, reprit le colonel en hochant la tête avec bonhomie ; vous n'êtes pas des enfans et l'on peut vous laisser seuls. Je vais chercher Tonayrion et le mener jouer au billard. Vois si je suis un bon père !

M. Herbelin s'éloigna en disant ces mots. Un instant après Estelle et Servian se rencontrèrent par un de ces hasards qui n'arrivent qu'à ceux qui les cherchent.

Après avoir quitté M. Herbelin, Servian était tombé dans une rêverie profonde.

— Estelle a un grief contre moi, s'était-il dit, et c'est là le motif qui l'a empêché de m'épouser. Quel peut être ce grief ?

Jusqu'alors l'homme de quarante ans n'avait attribué le rejet de sa demande en mariage qu'à l'exagération romanesque des prétentions conjugales de Mme Caussade.

En apprenant que cet échec avait une cause particulière, il éprouva une satisfaction indéfinissable. Il interrogea ses souvenirs sans parvenir à découvrir le méfait dont il se voyait accusé ; las enfin de le chercher et convaincu de son innocence, il résolut de demander un éclaircissement à celle qui seule pouvait le lui donner, puisque le colonel avait refusé de s'expliquer. Cette démarche lui parut d'abord convenable et bientôt nécessaire ; il se dit que le résultat, quel qu'il fût, ne changerait rien à la froideur raisonnée de ses sentimens actuels. Se souvenant alors qu'il avait annoncé son départ pour le lendemain, il reconnut qu'il n'avait pas de temps à perdre et descendit au jardin où quelque temps auparavant il avait aperçu Mme Caussade.

Pour donner à son ancien amant le temps d'approcher, sans compromettre toutefois sa dignité de femme, Estelle s'était arrêtée devant un massif de dahlias dont elle examinait les variétés avec une attention qui eût fait honneur à un amateur d'horticulture. Servian, à qui elle affectait de tourner le dos, se trouva près d'elle sans qu'elle se fut retournée au bruit de ses pas.

— Ah ! c'est vous ! dit-elle en jouant l'étonnement ; vous cherchez mon père ? Il était ici tout à l'heure.

— Je l'ai quitté moi-même il y a peu de temps, répondit Servian ; ce n'est pas lui que je cherchais, c'est vous madame.

— Moi ! vous me surprenez, en vérité, reprit la jeune femme. Que me voulez-vous ?

— Prendre vos ordres pour Paris.

— Vous partez ?

— Demain, madame.

— Et quand reviendrez-vous ?

— Le jour de votre mariage avec M. Tonayrion, si toutefois vous daigniez m'y inviter.

Estelle appuya son coude droit sur sa main gauche et pinça